

merai qu'un seul regret : il manque une traduction anglaise en face du texte grec – mais c'est le lot de toutes les éditions d'Aristophane parues à Oxford depuis celle des *Nuées* par K.J. Dover en 1968. L'utilisateur du commentaire qui se développe de vers en vers, et de mot à mot y découvrira cependant des traductions partielles mais nombreuses et explicites. Les deux éditeurs ont établi d'abord la date de la représentation des *Thesmophories* : 411, aux Grandes Dionysies, l'année même de la représentation de *Lysistrata* ; ils expliquent en quoi consistait la fête des Thesmophories célébrée en grand secret par les femmes et ils étudient le contenu de la pièce : lors de cette fête, les femmes d'Athènes ont décidé de punir Euripide qui, dans ses tragédies, ne cesse pas de les calomnier et qui tentera de se faire défendre d'abord – mais en vain – par le poète tragique Agathon, un efféminé puis par un de ses parents déguisé en femme et qui sera dénoncé et capturé ; le κηδεστής ne sera libéré par Euripide que grâce à la parodie de quatre pièces du poète : *Téléphe*, *Palamède*, *Hélène* et *Andromède* (c'est la deuxième moitié de la comédie qui est donc fondée sur la technique de la paratragédie). Austin et Olson étudient ensuite la mise en scène de la pièce (les acteurs, les costumes, les entrées et sorties des personnages), discutent de la représentation iconographique du cratère de Würzburg H 5697 qui éclaire les vers 750-755 de la comédie. Après avoir analysé les fragments d'une autre pièce du même nom (*Thesmophories II*), ils abordent la question de la tradition manuscrite : les *Thesmophories* comptent plusieurs fragments de papyrus et surtout elles ont été conservées par un unique manuscrit : R, le *Ravennas* 429 qui date des environs de 950 et qui a eu un apographe au XV^e siècle, M, le *Monacensis Graecus* 492. Les deux éditeurs détaillent toutes les caractéristiques – surtout les aberrations du texte de R (accentuation fautive, ponctuation, confusion de voyelles et de diphtongues...). La comédie, qui ne fut pas éditée avant 1516, a fait l'objet jusqu'à nos jours de plusieurs dizaines d'éditions et d'innombrables critiques philologiques qui sont mentionnées par Austin et Olson. Sous le texte grec, les éditeurs ont placé deux apparats : le premier reflète la tradition indirecte (la Souda, Eustathe, Hésychius...) tandis que le deuxième comporte les leçons de R (parfois celles de M) corrigées par les philologues modernes. Il ne m'est pas possible d'entrer dans le détail du commentaire qui étudie de façon très complète tous les problèmes littéraires et historiques ainsi que les *realia* dont sont toujours truffées les comédies d'Aristophane. Ce livre, où abonde une érudition de très bon aloi, est donc le neuvième volume que les Presses universitaires d'Oxford ont consacré à une pièce du poète comique athénien ; il ne leur reste donc plus qu'à éditer les *Cavaliers* et le *Ploutos* pour couvrir l'œuvre aristophanesque. Simon BYL

Claude CALAME (Éd.), *Poétique d'Aristophane et langue d'Euripide en dialogue*. Lausanne, Faculté des Lettres de l'Université (Diff. Paris, Les Belles Lettres), 2004. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 138 p. (ÉTUDES DE LETTRES). Prix : 18 €. ISBN 2-940331-06-5.

Au v. 61 des *Guêpes*, Aristophane fait dire au serviteur de Philocléon que le spectateur ne verra pas « Euripide malmené une fois de plus ». Comme je n'ai jamais pris le génial poète athénien au sérieux (cf. mon article *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre*, *Les Études Classiques*, 56, 1989, p. 111-126), je ne suis pas surpris des chiffres de mon relevé : Euripide a été cité nommément 57 fois dans l'œuvre du

Comique (ce qui constitue un record). Il n'est donc pas étonnant que la 14^e rencontre des enseignants et doctorants en poétique grecque des Universités de Cornell, Harvard, Lausanne, Lille-3 et Princeton ait porté en juin 2003 sur « La tragédie d'Aristophane ». Le présent volume contient les sept contributions lausannoises à ce colloque organisé par l'Université de Lille-3. Le sujet n'est pas entièrement neuf : je n'en veux pour preuve que la communication de Christine Hunzinger, *Aristophane, lecteur d'Euripide* (dans *Le théâtre grec antique : la Comédie, Cahiers de la Villa Kérylos* n° 10, 2000, p. 99 sq.). Néanmoins les chercheurs de l'Université de Lausanne ont fait œuvre originale en insistant notamment sur les aspects euripidéens du langage et de la rhétorique des comédies. Après l'Introduction due à Claude Calame qui présente les recherches de cet ouvrage collectif qu'il a dirigé, David Bouvier condamne l'interprétation des v. 1009-1010 des *Grenouilles* soutenue, entre autres, par W. Jaeger. Contrairement à l'historien allemand qui considérait que l'affirmation d'Euripide d'une poésie susceptible de « rendre les hommes meilleurs » reflétait l'ambition éthique d'Aristophane, D. Bouvier tente de montrer, en se fondant sur plusieurs arguments, que ces vers ne sont nullement sérieux mais doivent recevoir une interprétation entièrement comique. Dans le plus long article du recueil, Frank Müller étudie l'*agôn* des *Grenouilles* en montrant d'abord qu'Eschyle y est décrit comme une créature guerrière, que ses vers sont comme des guerriers « qui s'avancent au galop » et que ses personnages – aux dires mêmes du tragique – sont des hommes valeureux et guerriers, tandis qu'Euripide apparaît plutôt sur la défensive, se servant des mots comme objets artisanaux et non comme armes. Fr. Müller analyse ensuite de façon très détaillée la petite phrase d'Eschyle qui, à sept reprises, interrompt Euripide qui essaie de réciter ses prologues (v. 1208-1245) ; *ληρότιον ἀπώλεσεν* est une expression qui a été à l'origine d'une dizaine d'interprétations et elle est destinée à désamorcer la production verbale d'Euripide : elle marque la victoire d'Eschyle sur les prologues d'Euripide. Dans une étude intitulée *Sur le parfum tragique des côla métriques chez Aristophane*, Martin Steinrük évoque les problèmes de l'iambe du poète comique. Comparant l'*Amphitryon* de Plaute avec les *Acharniens* d'Aristophane, Olivier Thévenaz, tout en étant bien conscient des différences des deux pièces, est tenté de penser que la pièce de Plaute est une tragédie qui se fait passer pour une comédie et que la pièce d'Aristophane est une comédie qui se donne parfois des allures de tragédie. Maria Vamvouri-Ruffy, par l'analyse des vers 96-107 et 307-311 des *Grenouilles*, montre que le poète comique emprunte à Euripide des expressions abstraites qu'il présente comme des éléments concrets, se fondant ainsi sur la technique de la dégradation. Par l'analyse de passages des *Acharniens* et des *Thesmophories*, Pierre Voelke parvient à montrer qu'Aristophane a suggéré des similitudes entre l'art d'Euripide et le sien, mais aussi entre l'art d'agir des héros comiques et qu'il parvient ainsi à déposséder son personnage de son art poétique et à le transformer en poète comique. On me permettra de conclure cette revue des communications lausannoises en citant une scholie à l'*Apologie de Socrate*, 19 c : Ἀριστοφάνης ἐκωμωδεῖτο ἐπὶ τῷ σκώπτειν μὲν Εὐριπίδην, μμῆσθαι δ' αὐτόν.